

Prix Victor Hugo de la Francophonie

Concours lycéen du meilleur texte en français : « Avec ces mots, écris une histoire »

Clara Albrecht

Tu rentres de soirée, c'est l'avant-jour, j'aime bien ce mot désuet qui délimite ce temps que d'ordinaire, personne ne dénomme, cette période supposée inutile puisque dédiée au sommeil profond. Je préfère la profondeur de la bouffée d'air frais que je prends quand je sors de boîte, celle qui me fait sentir ouverte sur le monde et prête à en ressentir le moindre soubresaut. Il n'y a que la musique pour te faire perdre la notion du temps, puisque le but n'est en aucun cas futur mais à chaque seconde bien instantané, le seul objectif c'est que les ondes électriques de tes nerfs et les ondes sonores de tes tympanes soient synchrones, qu'elles s'unissent pour que ton corps rappelle à ton cerveau lequel des deux est celui qui agit. Réagir du tac au tac plutôt que subir le tic-tac. Son, membre, articulation, contrôle, relâchement, respiration, son. Je sors, légère, encore électrisée, sonnée, je ne sais plus quelle heure de quel jour de quel mois de quelle année on est. Je regarde mes amis, la fatigue et l'ivresse les fait lambiner, mais qu'est-ce que c'est bon, de ne pas se presser. Et je me demande ce qui m'inquiétait tant il y a seulement quelques heures, pourquoi je suis si différente le jour, pourquoi la morosité des passagers du bus m'envahit, pourquoi je vérifie, je doute, j'anticipe, je manque, je regrette, je réfléchis. Qui me pousse à ce constant marasme, quelle est la source de cette humeur moderne du contrôle permanent ? Je regarde mon ami sourire naïvement, ses yeux se fermer, son bras se tendre vers mon épaule, et je me dis que son attitude vaut mille mots, que cet instant nous rapproche bien plus qu'une conversation stérile et pratique, le genre de celles que tiennent les gens qui vivent le jour. Mon âme vit à des années-lumière de celles des humains diurnes, je me fiche de leurs emplois du temps, je crache sur leur anxiété, moi j'ai tout le temps du monde, puisque la nuit, la société se fige, il ne reste plus que nos âmes d'écorchés-vifs. En plus c'est l'hiver, cette excuse des gens ennuyeux pour s'adonner au même hivernage que les bêtes qu'ils méprisent. Ils travaillent, et rentrent dare-dare dans leurs tanières, pour oublier qu'ils passent leurs journées à ne pas vivre, à vendre leur temps en échange d'un peu d'argent, pour s'offrir cette chère tanière et répondre à leurs besoins primaires de fragiles mortels. Chaque hormone du bonheur qui me traverse quand je danse dans le noir me donne l'énergie pour affronter tout ce que je déplore quand la lumière revient. Je m'échappe pour mieux revenir. Je m'euphorise pour que ça reste encore en moi quand l'atmosphère est lourde et que la stricte réalité me coince à nouveau. Je m'étais résignée, j'aimerais m'ouvrir. J'avais déprimé, je pourrais rêver. J'aime conjuguer au plus-que-parfait parce que ça veut dire que je sais mettre un point pour commencer une nouvelle phrase, mais j'affectionne bien plus le conditionnel, parce que c'est le temps de tous les possibles. Et quand je ne veux plus parler, je danse au présent.